

## La litterature romande par ordre alphabetique

著者	KABUTO Hirokuni
出版者	法政大学多摩論集編集委員会
journal or publication title	Hosei University Tama bulletin
volume	24
page range	91-107
year	2008-03
URL	<a href="http://doi.org/10.15002/00003046">http://doi.org/10.15002/00003046</a>

# La littérature romande par ordre alphabétique

Hirokuni Kabuto

Et s'il est vrai que j'ai voulu longtemps inscrire mon travail dans le champ de la science, littéraire, lexicologique et sociologique, il me faut bien reconnaître que je n'ai produit que des essais, genre ambigu où l'écriture le dispute à l'analyse. (Roland Barthes, *Leçon*) <sup>1</sup>

## A

*Le Journal intime*<sup>2</sup> de **Henri Frédéric Amiel** a été beaucoup lu parmi les intellectuels japonais chez qui la conscience occidentale de "soi" est venue s'enraciner en remplaçant l'effacement de soi<sup>3</sup> traditionnel. Surtout avant la Seconde Guerre mondiale, les Japonais avaient beaucoup d'affinités avec l'esprit allemand et presque 90 % des étudiants apprenaient l'allemand. Avec l'allemand, les intellectuels japonais étudiaient aussi la philosophie allemande, surtout Kant, Hegel, pour se connaître. Amiel a été imprégné, comme on sait, des idées allemandes, surtout de l'idéalisme kantien et hégélien lorsqu'il fit des études à Heidelberg et à Berlin pendant cinq ans. Mais ce n'est pas la doctrine idéaliste que les Japonais aimaient à lire dans le *Journal* mais la réflexion irrésolue et vacillante, la timidité, bref l'amiélisme<sup>4</sup>. Bien qu'il ne soit ni allemand ni de langue allemande, sa réflexion est du moins loin d'être "claire et distincte" comme elle l'est au pays de Descartes. Je ne sais si Amiel "aima trop les brouillards du Rhin"<sup>5</sup> et était féru de germanisme, mais en tout cas, Amiel, malgré sa critique sévère de **J-J Rousseau**, ressemble involontairement à son concitoyen, qui lui non plus n'était pas français, en tout cas pas voltairien. C'est peut-être pour cela que les Japonais aiment bien les deux Genevois sans le savoir.

**B**

C'est à une petite *bibliothèque* (qu'on appelait Salle Thibaudet<sup>6</sup>) attaché à la Faculté de Lettres de L'Université de Genève que j'ai appris pour la première fois la littérature romande. J'ai rencontré la littérature romande (je ne savais même pas ce mot) par hasard et après j'ai compris qu'on ne s'intéresse à la littérature romande que fortuitement puisqu'elle est exclue de l'enseignement scolaire et qu'on la néglige totalement. Au Japon, et je crois que c'est presque la même chose partout dans le monde entier, la littérature française signifie la littérature de la France, voire de la République française. Pour moi pourtant ce fut le coup de foudre. Je fréquentais cette bibliothèque et commençais à épeler **Virgile Rossel** et puis **Alfred Berchtold**. J'ai été touché surtout par Virgile Rossel. J'aimais sa simplicité et son enthousiasme. Après les années septantes, on a publié plusieurs histoires et dictionnaires littéraires romands, pourtant nul n'est plus impressionnant que celui de Rossel. C'est paradoxal ; plus la présentation de la littérature romande est scientifique et académique, plus ses couleurs et saveurs disparaissent. Si on désirait que les gens soient attirés et séduits par la littérature romande, il faudrait mettre à la dérobée un Rossel dans un des rayons de toutes les bibliothèques du monde.

*Balthus* et *Barthes* : tous deux font un triangle dont un sommet est la Suisse et un autre le Japon.

En 1977, Balthus s'installe en Suisse, au Grand Chalet de Rossinière. "J'ai vécu si longtemps que j'en arrive à me croire suisse....Ce pays est l'un des seuls où la culture et l'art populaire sont encore vraiment vivants."<sup>7</sup> Et il dit dans un autre passage qu'il "adore le Japon, c'est un pays très complexe....Le Japon est aussi un pays où, comme l'écrivait l'auteur du *Pays* (sic) *des Signes*, le rituel est très valorisé."<sup>8</sup> Son lien essentiel avec la Suisse remonte à 1933 ; il a rencontré **Alberto Giacometti** à Paris. Il était "plus qu'un ami, il était un frère"<sup>9</sup>. Et quant à l'auteur de *l'Empire des Signes*, quand il meurt le 26 mars 1980, le *Journal de Genève* lui a consacré, le 29, une page en son hommage. "Roland Barthes a appartenu à la Faculté des lettres de l'Université de Genève, en qualité de professeur invité, durant le semestre d'hiver 1971... **Jean Rousset**, **Jean Starobinski**, *Michel Butor* ont bien voulu accepter de dire ici leur amitié et leur admiration pour Barthes..." Mais son lien avec la Suisse romande n'est pas

là. C'est à partir de son séjour à Leysin qu'il s'est mis à changer "morphologiquement" ("le corps est historique")<sup>10</sup> et qu'il a pu mettre fin à sa vie "hors du monde"<sup>11</sup> en 1945. Avant Leysin, il a été au Centre universitaire de cure de Saint-Hilaire-du-Touvet où il écrit (presque la premier essai imprimé) que "Rousseau, Amiel, Gide nous ont donné trois grandes oeuvres confidentes"<sup>12</sup>. Pour lui "la découverte du Japon (...) à travers une séduction et un plaisir de tous les instants, a modifié notablement le paysage intellectuel dans lequel je vivais."<sup>13</sup> Quant à *l'Empire des Signes*, il dit : " il me semblait avoir eu un plaisir sans mélange, sans angoisse, sans intervention de *l'imgo*" quand il écrivait ce livre, et il avoue qu'il est très attiré par le mode de vie du Japon.<sup>14</sup>

J'ai déjeuné avec **Nicolas Bouvier** une seule fois au restaurant de la Gare de Genève. Il m'a parlé non seulement de ses souvenirs du Japon et de sa *Chronique japonaise*<sup>15</sup>, mais a eu aussi la gentillesse de chanter une chanson obscène en japonais classique qu'il avait apprise lorsqu'il avait séjourné à Tokyo. A la table, il l'a récitée à haute voix et moi j'ai rougi jusqu'aux oreilles tandis que personne là-bas ne l'a comprise. Ils le regardaient avec respect. C'est depuis ce moment que moi aussi j'ai beaucoup de respect envers lui.

## D

J'ai *déménagé* il y a quelques ans. J'avais jeté ou vendu beaucoup de livres, mais il en restait encore assez pour que je demande a un emballeur spécialisé dans les livres de les emporter au nouvel appartement. Ils sont venus à trois et ont travaillé pendant une journée entière. La moitié des livres sont relatifs à la Suisse romande. Je les garde jalousement puisqu'il n'y a presque rien dans les bibliothèques au Japon sauf celle de l'Université Hosei où on trouve environ 850 titres de la littérature romande de la fin du 19<sup>e</sup> siècle jusqu'à 1950, parmi ceux-ci des ouvrages de **Cherbuliez**, **Gilliard**, **Renfer**, **Petit-Senn**, **Traz** et **B.Valloton**. La bibliothèque universitaire s'est procuré les documents à vil prix il y a quelques années. Le catalogue qu'un libraire japonais expliquait que cette collection provenait de **P.-O. Walzer** qui venait de prendre sa retraite de l'Université de Berne. Cela m'a paru étrange parce que ce catalogue ne contenait ni *Cahier vaudois*, ni *Anthologie jurassienne* ni même Walzer. J'ai envoyé une lettre de demande de renseignements au professeur Walzer. Il a été stupéfait. En

fait, c'était par méprise, a-t-il explique, que le libraire japonais a pris cette collection, parce que chez Slatkine – où il l'avait achetée - on préparait un catalogue de P.-O. Walzer a ce moment-là et Slatkine en aurait parlé à cet acheteur japonais, d'où sa confusion. Soit dit en passant, son authentique collection de 1200 livres relatifs à la littérature romande se trouve maintenant à la Bibliothèque nationale de Berne.

**Dewarrat (Marie-Claire)** : voir **M**

## F

Le monstre que *Frankenstein*, jeune savant genevois, a créé ressemble bien à son concitoyen **Jean-Jacques Rousseau**. Il est solitaire, promeneur, ayant besoin d'amour tandis que tout le monde le chassent et il se réfugie loin du monde. Il tente de tuer son créateur tout comme Rousseau est « juge de Jean-Jacques ». Mary Wollstonecraft a écrit ce roman lors de son séjour avec Shelley et Byron en Suisse. La terre suisse est donc un grand fournisseur du romantisme et du romanesque avec non seulement Etienne de Sénancour, **Benjamin Constant**, **Germaine de Staël** mais aussi avec **Béat-Louis de Muralt**, précurseur de Jean-Jacques et **Madame Charrière**, la femme du petit-fils de Muralt.

## H

La Suisse est l'un des pays les plus attirants pour les touristes japonais. Selon un sondage, elle est le cinquième pays le plus populaire après le Canada (4<sup>e</sup>), l'Italie (3<sup>e</sup>), l'Australie (2<sup>e</sup>), et les îles de Hawaïi (1<sup>er</sup>)<sup>16</sup>. Si je demande aux étudiants japonais le nom de célébrités suisses, on me répond : 1<sup>er</sup> **Andy Hug**<sup>17</sup>, 2<sup>e</sup> **Heidi** (de Johanna Spyri) 3<sup>e</sup> **Jean Henri Dunant** et 4<sup>e</sup> **Audrey Hepburn** (morte à Trochenaz).

Quelques questions sur *Hélène*<sup>18</sup> : Hélène est une énigme chez **Frédéric Louis Sauser**<sup>19</sup> et chez **Blaise Cendrars**<sup>20</sup> :

1. Aucune preuve directe de son existence ; plus difficile encore est de montrer sa non-existence.
2. Pourquoi des brouillons seulement pour les lettres à Hélène dans le "Cahier noir" ? Pourquoi des brouillons ? (Cendrars avait-il coutume d'en faire avant d'écrire des lettres ?).

## La littérature romande par ordre alphabétique

Presque aucune trace de retouche et d'élaboration; alors pourquoi des brouillons ? Le remaniment n'est-il pas plutôt son habitude ? C'est donc une copie ? Alors pourquoi la phrase ; "je n'ai pas le temps d'écrire davantage maintenant" (lettre du 28 juin) ? tandis qu'il a eu le temps de recopier ; et d'ailleurs pourquoi continue-t-il d'écrire un brouillon (ou une copie) , alors qu'il est censé venir d'apprendre la fin tragique d'Hélène ?

3. Pourquoi les lettres sont-elles toutes très abstraites ? Aucun indice qui puissent nous informer sur elle-même, ni sur sa famille, ni sur sa vie et des souvenirs communs (sauf la lettre du 4 juin. Mais qui est donc Rosa Rosener dont la rime rythmique ressemble à celle de Bella Bender, étudiante polonaise qu'il aurait rencontrée à l'Université de Berne (non en 1909 mais en 1907 ?) quand il s'inscrit comme auditeur ; il n'écrit que : "saluez bien toutes vos connaissances ainsi que votre chère famille", ou "...je reçois une carte de votre frère" ou "meilleurs salutations à votre famille et D..." (pourquoi D est-il anonyme ?) . On y trouve presque aucun nom propre des amis communs ni aucun nom de lieu ; aucune impression sur l'environnement concret. On pourrait dire que ces lettres sont destinées non à Hélène mais au public. (Nous savons bien que pour lire la vraie lettre privée, il faudrait des informations supplémentaires pour comprendre la situation de chaque correspondant) L'analyse de textes nous révélerait que ces lettres sont une sorte de synopsis. Ce ne sont pas des lettres d'amour mais plutôt une confession adolescente. Il ne parle presque que de lui-même et peu de ses parents mais pas d'elle.
4. Alors encore une fois pourquoi le brouillon ? D'après le *Cahier noir*, il aurait lu Benjamin Constant pendant les mois de janvier-février, c'est à dire juste avant ou presque en même temps que la première lettre à Hélène. Ne se serait-il pas inspiré d'*Adolphe* ? Ellénore et Hélène. N'a-t-il pas été contaminé par le mal du siècle ? Ce ne serait-il pas une ébauche d'un roman épistolaire (*Moganni Nameh* ne serait-il pas un descendant lointain de ces lettres ? et des phrases comme "je relis tes lettres" nous évoquent sa première lettre du 31 janvier, et ainsi, "je prendrai de l'opium" nous évoque Constant) .
5. A Saint-Petersbourg, capital impériale de Russie, en 1907, dans les familles de la classe moyenne, l'éclairage ne fonctionnait-il pas encore à l'électricité ? Nous savons que le 10 janvier 1905 (le dixième jour de son arrivée à Saint-Petersbourg) il a rencontré les ouvriers en grève d'une centrale *électrique*. Chez la famille d' Hélène, on utilisait encore la lampe à

pétrole ?

6. Je n'ai pu trouvé aucun article dans un des journaux petersbourgeois<sup>21</sup> qui nous parlerait d'un éventuel incendie pendant le mois de juin 1907. Mais je ne prétends pas que mes recherches soient exhaustives.
7. Pourquoi la mort d'Hélène est-elle liée à cendres (Cendrars) ? Il cite déjà dans une des lettres à Hélène, *avant* sa mort, "je voudrais voir mon corps en cendres" (le 11 mai).
8. Pourquoi lui fallait-il adresser une lettre quand il était encore à Saint-Petersbourg, du 34 de la rue aux Pois (où se trouvait Leuba) au 79 de la même rue (si c'était bien une fille de la famille Kleinmann) ?
9. Pourquoi les lettres sont toujours sous forme de "réponse" (J'ai bien reçu votre lettre...etc.) et pourquoi n'a-t-il pas écrit spontanément ? Et si c'est un échange de lettres, pourquoi des intervalles d'une si grande irrégularité, alors qu'une lettre postée de Suisse, en ce temps-là, arrivait en Russie officiellement en cinq jours<sup>22</sup> et même, d'après Cendrars, quatre jours.

## I

La littérature suisse romande n'attire aucune attention au Japon parce que la littérature française monopolise celle de la francophonie, et ainsi ni les chercheurs de la littérature française (il en existe plus de deux mille chez nous) ni les maisons d'édition ne s'intéressent aux activités littéraires en Suisse, en Belgique et au Québec. A l'université, aucune faculté n'enseigne la littérature romande ; d'ailleurs, on ne parle même pas de son existence. Les étudiants en littérature française n'apprennent donc que la littérature de la France, pas celle des autres pays francophones. Par conséquent, à l'avenir, il n'y aura aucun chercheur, aucun enseignant. C'est un cercle vicieux entretenu par le pouvoir culturel et cela démontre que la littérature n'est qu'une *institution*<sup>23</sup>. La littérature danoise par exemple, elle aussi est minoritaire, mais elle est indépendante tandis que celle de la Suisse romande est inévitablement dépendante de la littérature française. Et ce qui est déplorable, c'est que la littérature romande est comme un âne perdu sous une peau de lion. J'ai essayé autrefois de donner un cours de littérature romande mais les étudiants sont restés bouche bée ; pourquoi parler des oeuvres romandes puisqu'il y en a tant en France ?

**J**

Il m'est agréable de lire *Philippe Jaccottet*. C'est peut-être à cause de la ressemblance aux haïku. Quand il traversait des crises ("le doute sur la légitimité même de ce qui est à la source de la poésie et de la poésie elle-même"<sup>24</sup>), il s'en est dégagé "grâce à la découverte d'une poésie". C'était le haïku<sup>25</sup>, la poésie japonaise. Il dit que "c'était comme une goutte d'eau fraîche pour quelqu'un qui est dans le désert." Et nous aussi, grâce à Philippe Jaccottet, nous avons le plaisir de respirer sa poésie fraîche comme l'air<sup>26</sup>. Rare sont les poètes qui, devant la difficulté de s'exprimer pour se taire, ressentent de l'amertume.

*Vous pervenches  
En foule  
Parlant d'absence au passant  
(Monde) <sup>27</sup>*

C'était à Sion. Hiver de 1988. Je me promenais et je suis tombé sur une librairie ancienne de la rue de Conthey. Je cherchais des légendes valaisannes<sup>28</sup>, le patron dont j'allais connaître le nom peu après, *Jean Jacques Jost*, a critiqué très brutalement le Japon moderne quand je me suis présenté. Il disait que le Japon était trop américanisé. J'ai oublié comment j'ai répondu, mais je ne pouvais bien répliqué, d'autant plus que j'étais à moitié d'accord. A ce moment-là, un grand jeune homme est entré. Le patron a arrêté ses critiques et m'a présenté à lui. C'était *Marc Lovay*. Alors Jost a fermé la porte et nous trois sommes sortis pour le café La Promenade juste devant la librairie. Lovay m'a dit qu'il gardait 70 chèvres, 50 agneaux, lapins et poules, qu'il vivait avec 50 francs par mois ; mais il avait environ 100 francs dans la poche. "Le matin, nous a-t-il dit, je travaille et l'après-midi j'écris donc je vis comme un commis de banque. J'écris pour Monique, avec qui je vis depuis 10 ans. " Ce qui m'a frappé est qu'il ne vivait pas de sa plume parce que ses "romans n'ont pas marché"<sup>29</sup>. Au Japon comme en France pas mal d'écrivains et de romanciers professionnels du niveau de l'auteur de "*Polenta*" sont – en dépit de la volonté d'être sobres et simples (je ne dit pas que Lovay est un puriste, au contraire, il ne vit pas par le dogme du refus de la civilisation) – obligés d'être assez riches. Et au Japon comme en France, le fait de rechercher la sobriété est considéré comme hypocrite. Quand nous nous sommes quittés, Lovay m'a proposé d'aller ensemble rendre visite à *Maurice Chappaz* dans la montagne, une prochaine fois que je reviendrai en Suisse, et Jost



m'a offert "*Contes à mes enfants*" de **Maurice Zermatten**<sup>30</sup> que sa mère lui avait lus quand il était petit. J'aime le Valais avec Lovay, Chappaz, Zermatten et **Raymond Farquet**.

## L

**Lovay (Jean-Marc)** : voir **J**

## M

On chante "Din la Chuich' ly'a ouna montanye, Di plye hôte, de plye balè" ( Dans la Suisse, il y a une montagne, Des plus hautes, des plus belles ) dans *A Moléjon* ( À *Molésion* ). On continue ; "de là-haut, cent lieues à la ronde, on y voit le vaste monde...". Cette montagne fribourgeoise a d'abord été chantée par **Eugène Rambert** et est devenue une chanson populaire en dialecte gruyérien. Je ne sais pas pourquoi mais son altitude diminue d'année en année. Au début du siècle dernier, 2006m. Aujourd'hui, 2002m. Donc, du sommet de Rigi fribourgeois, on voit moins le vaste monde. Dans le champs fribourgeois, après **Etienne Eggis** mort en 1867, **Victor Tissot** mort en 1917, il y a déjà presque un siècle, et **Gonzague de Reynold** en 1970, qui est-ce que nous voyons ? Oui, peut-être **Marie-Claire Dewarrat**<sup>31</sup> à Châtel-Saint-Denis.

## P

**Othon de Grandson** est peut-être le *premier poète* romand que j'aie traduit<sup>32</sup>.

En admettant que *Pro Helvetia* ait beaucoup protégé et encouragé ( j'en ai bénéficié plusieurs fois et je leur en suis reconnaissant ) la littérature romande, le mécénat fédéral risque d'être à double tranchant en promouvant et gâtant à la fois l'activité littéraire.

## R

Je mets les noms d'auteurs en fiche. Dans mon fichier, les fiches classées en *R* sont abondantes. Je peux citer : **Eugène Rambert**, **Charles Ferdinand Ramuz**, **Marcel Raymond**, **Werner Renfer**, **Gonzague de Reynold**, **Hughes Richard**, **Alice Rivaz**, **Edouard Rod**, **Gustave Roud**, **Denis de Rougemont**, **Jean-Jacques Rousseau**, **Virgile Rossel**, **Jean Rousset**,

## La littérature romande par ordre alphabétique

**Abraham Ruchat**. R signifie le r de la *richesse* et de la *Romandie*. Il faut noter que C est aussi riche que R, de **Jean Calvin** à **Jean Cuttat** jusqu'à **Maurice Chappaz**, **Jacques Chessex**....

C signifie-t-il le premier c de Confederatio Helvetica ?

"Quel est le plus grand écrivain romand ?"

Je réponds, pour parler comme Gide, "**Charles Ferdinand Ramuz**, hélas!"

**Hughes Richard** est poète et libraire dans le petit village des Ponts-de-Martel (Neuchâtel). Le catalogue qu'il nous envoie a souvent pour titre une phrase comme : "RAMUZ ET AUBERJONNOIS, SINON UNE AMITIE DU MOINS DES LIVRES!" Son "*A toi seul je dis oui*" est composé de style haïku. *Un papillon/ passerait-il dans la vallée/ creusée par nos larmes ?* a plutôt l'esprit des haïkaï.

Il est très intéressant de lire la lettre de **Ramuz** à **Virgile Rossel** : "Je n'ai point en effet, comme vous le dites, l'honneur de vous connaître et je ne pense pas, par ailleurs, que nous ayons sur aucun point beaucoup d'opinions communes"<sup>33</sup> Il continue : "j'aurais voulu concilier l'extrêmement particulier avec l'extrêmement général, car « les extrêmes se touchent ». Il a tenté de concilier le vaudois ou le valaisan avec l'humain, mais pour Virgile Rossel, la langue littéraire doit être "universelle". Ramuz aurait raison si la littérature était une existence idéale, pourtant elle est plus politique que Ramuz ne le pense ; la preuve en est que l'un des plus autoritaire et rudimentaire des manuels d'histoire de la littérature française destiné au public scolaire le met avec Giono dans la catégorie d'écrivains du "vieux rêve naturaliste"<sup>34</sup>. Ainsi, quand on traduit ses idiotismes en japonais on ne sait en quel patois japonais nous devons les mettre. Ramuz et Rossel, à eux deux, forment les deux côtés de la médaille du purisme.

## S

Quand on parle de la *sémiologie* (la *sémiotique*) on cite inévitablement (au moins au Japon) **Ferdinand de Saussure**. Or, un sociologue japonais écrit dans un livre sur le structuralisme que les étudiants de l'Université de Genève ne comprenaient pas du tout le cours de Saussure<sup>35</sup> parce que Genève est une ville campagnarde et loin de Paris. Pour le Japonais ordinaire, le

monde francophone signifie Paris. Hors de Paris rien n'existe. Quand j'explique la sémiologie aux étudiants débutants, moi, je me sers de cette mention du sociologue pour expliquer comment la puissance invente l'histoire de la périphérie et du centre.

Dans *Les mots sous les mots*, **Jean Starobinski**<sup>36</sup> a éclairé pour la première fois le lien de la sémiologie saussurienne avec les recherches « paranoïdes » de l'anagramme chez Saussure. Bien que Saussure ait tort, dans ses méthodes du moins, ce qui est sûr, c'est que la langue cache d'innombrables agitations derrière elle et que le mot que le poète choisit a la possibilité de s'épanouir comme un feu d'artifices aux yeux du lecteur.

Je me vante d'avoir été l'un des premiers étudiants japonais du professeur Jean Starobinski. C'était il y a plus de trente ans, j'étais étudiant à l'Université de Genève. Il était très modeste et gentil. J'avoue avec honte qu'à la première rencontre, j'ai été assez effronté pour lui dire que ma méthodologie de recherches était assez différente de la sienne. Naturellement, je savais qu'il était un professeur mondialement renommé, notamment pour sa méthodologie littéraire ('la nouvelle critique') avec **Marcel Raymond**, **Albert Béguin** et **Jean Rousset**. Ses études sur la littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle, sur son concitoyen Jean-Jacques Rousseau entre autres (*Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle*), étaient bien connues. Alors, il m'a dit avec un sourire paternel qu'il y avait diverses lectures, diverses méthodes ; mais qu'il n'y avait qu'une seule question. A ce moment-là, j'ai manqué l'occasion de lui demander ce qu'était la 'seule question'. Ce n'est qu'une année après que j'ai su qu'il s'agissait de « la mort ». Aujourd'hui, plus je vieillis plus la question devient importante pour moi.

## T

**Rodolphe Töpffer**<sup>37</sup> est un voyageur comme on sait. Cependant, ce qui est significatif de ses voyages est qu'ils sont *touristiques* (le mot même est inventé en 1830 par Töpffer). Il voyage pour le voyage ; son regard touristique s'arrête tout le temps sur le paysage pour juger s'il mérite d'être visité. Comme Sainte-Beuve a remarqué, il se demande par exemple, devant le Cervin ; "D'où vient donc l'intérêt, le charme puissant avec lequel ceci se contemple ?"<sup>38</sup>. Or, pour le jeune Japonais aimant le tourisme avec l'appareil photographique (carnet de croquis töpfferien), le manga (BD) est aussi fascinant ; nous devons donc être doublement reconnaissants (inconsciemment bien sûr) à Töpffer qui en est doublement précurseur l'un

## La littérature romande par ordre alphabétique

avant Baedeker, par son *Voyage pittoresque* (1825) et l'autre avant Daumier, par son *Histoire de M. Vieux Bois* (1827).

### U

Je me demande si **Alexandre Voisard**<sup>39</sup> se lèvera contre l'UE, si un jour la Suisse s'y intégrera. Je me demande si son "pays de détresse et de révolte", "allongé sur l'ardoise des siècles" sera toujours "ineffacé, ineffaçable"<sup>40</sup> ?

### V

Un jour, Maurice Zermatten, un vieil ami valaisan, a demandé à C. F. Ramuz pourquoi il s'était si fort attaché au *Valais*. Alors, il lui répondit que le Valais correspondait sans doute à son goût du primitif et de l'élémentaire. Ce « goût » constitue la base de son monde littéraire, du moins l'une des bases les plus essentielles. Le Valais, pour lui ne serait-il pas un pays imaginaire où il désire s'enraciner ? *Vues sur le Valais*<sup>41</sup> est une oeuvre de nostalgie tant chronologique que spatiale. La nostalgie ramuzienne simule l'aspiration et l'adoration envers le Valais réel et historique, et pourtant ce regard s'oriente, en fait, vers un paysage idéal qui n'a jamais existé et qui n'est donc jamais perdu.

**Voisard (Alexandre)** : voir U

### W

Je faisais des recherches sur Voltaire aux Délices, la demeure que Voltaire a occupée entre 1755 et 1760 et où se trouvait une bibliothèque qui lui était consacrée. **Charles-Ferdinand Wirz** venait d'être nommé directeur après Théodore Besterman. Wirz a été directeur pendant une trentaine d'années jusqu'en 2002. Il était un éminent conservateur, mais en même temps il a publié beaucoup de travaux sur les auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il est par exemple connu pour avoir dirigé la publication d'*Emile* pour la Bibliothèque de la Pléiade.

Il a toujours été très gentil de me donner des conseils pour mes recherches. Je passais de très agréables après-midi (puisque l'Institut ouvrait à 14 heures) à dépouiller Voltaire et souvent, à me promener dans son ancienne demeure.

## Hirokuni Kabuto

Depuis ce temps-là, nous sommes en correspondance. Il m'écrit avec une écriture microscopique que je dois lire à la loupe. Nous nous sommes rencontrés un jour par hasard au bord d'un bateau de plaisance sur le Léman ; je ne l'avais pas vu depuis 23 ans. Je faisais comme Töpffer un voyage en zigzag avec mes étudiants. Et nous venions de monter sur le bateau à Cully lorsqu'est apparu Charles Wirz de Genève. Nous étions tous les deux stupéfaits de nos heureuses retrouvailles. Mais déjà dix ans se sont écoulés depuis et le souvenir de cet événement s'estompe peu à peu comme un rêve.

Aujourd'hui, malheureusement, Voltaire ne fait plus partie de mes centres d'intérêt et les Délices disparaissent dans l'oubli. Mais toutes les fois que je timbre la lettre qui lui est destinée, je me souviens de son père qui était philatéliste et qui m'avait demandé de déchiffrer une inscription sur des timbres japonais qu'il avait acquis.

**Walzer (P.-O) : voir D**

## Y

Dans le répertoire des membres de la Société des Écrivains Suisses<sup>42</sup> de 1962 se trouve encore un nom japonais. C'est *Kikou Yamata* (1897-1975) . Elle est née japonaise à Lyon quand son père y était consul du Japon. Soit dit en passant, c'est par hasard que Nagai Kafu, futur grand écrivain japonais, vivait tout près de chez elle, en ne se connaissant pas.

Elle s'est mariée à un peintre suisse. On lui a décerné la Légion d'honneur (Chevalier) et le Prix de la Fondation Schiller en 1957 pour ses activités littéraires. Son mari, Conrad Meili, toute sa vie, n'a jamais été le gagne-pain de la famille. C'était sa femme, Kikou – romancière professionnelle dès son premier livre *Sur des lèvres japonaises* (1924) , préfacé par Paul Valéry – qui l'entretenait. Elle avait besoin de vivre à Paris et se sentait désavantagée, en tant qu'écrivain de métier, d'être en Suisse (ils habitaient à Anières, petit village genevois) . Elle a été obligée de gagner sa vie en donnant des cours d'arrangement floral et a écrit dans une de ses lettres : " je vais me flétrir comme une plante mal engraisée en Suisse séparée des milieux littéraires parisiens"<sup>43</sup> et enfin après la mort de son mari, elle est morte de démence sénile à la Clinique psychiatrique de Bel-Air. C'est un auteur inconnu au Japon, et en Suisse elle est totalement oubliée<sup>44</sup>; seule l'épithète nous dit qu'elle a été "femme de lettres"<sup>45</sup>. Tous ses

## La littérature romande par ordre alphabétique

manuscrits, lettres, papiers littéraires sont classés en 18 boîtes et conservés à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève<sup>46</sup>.

### Z

**David Zoppetti** : Romancier et écrivain suisse. Né à Genève le 26 février 1962, il fit des études de littérature et langue japonaises à l'Université de Genève à partir de 1983, puis à l'Université Doshisha à Kyoto à partir de 1988 et, après avoir fini ses études de littérature japonaise moderne, a travaillé pour Asahi TV à Tokyo comme journaliste-chroniqueur et directeur. Tout en travaillant, il a écrit en japonais raffiné et élégant *Ichigensan*<sup>47</sup>, roman qui a remporté le Prix littéraire de Subaru en 1996 et qui a été adapté au cinéma en 1999 par Isao Morimoto. Ce film de 122 minutes a été un vrai succès.

*Alegrias*, roman, 2000 ; *Tabi-nikki* (Un journal de voyage), essai, 2001 sont publiés à Shueisha.

**Zermatten (Maurice)** : voir J

### Notes

---

<sup>1</sup> Roland Barthes : *Leçon* in *Œuvres complètes*, Editions du Seuil, 1993, tome 3, p.801.

<sup>2</sup> La première traduction japonaise du *Journal* remonte à 1935. 4 vols de 1550 pages, Iwanamishoten. Cette version japonaise est fondée sur des éditions de Bernard Bouvier (1923) avec *Philine* (1927) et d'Edmond Scherer de 1883 et 1884 et d'autres fragments pris de diverses revues.

<sup>3</sup> Notre histoire de la peinture ne connaît l'autoportrait et la perspective qu'à partir de 1868, année où le Japon s'ouvrit aux pays occidentaux.

<sup>4</sup> Jean Vuillemier : *Le complexe d'Amiel*, L'Age d'homme, Lausanne, 1985, p.11.

<sup>5</sup> Virgile Rossel : *Histoire littéraire de la Suisse romande*, Neuchâtel, 1903, p.632.

<sup>6</sup> Albert Thibaudet, célèbre critique littéraire français, était professeur à l'Université de Genève après la Grande Guerre jusqu'à sa mort (16 avril 1936).

<sup>7</sup> *Balthus*, propos recueillis par Critina Carrillo de Albornoz, Editions Assouline, 2000, p.25.

- <sup>8</sup> *ibid.*, p. 17.
- <sup>9</sup> *ibid.*, p. 13.
- <sup>10</sup> Roland Barthes : *Œuvres complètes* Editions du Seuil, 1993, tome 3, p.1241 et p.1250.
- <sup>11</sup> *ibid.*, p.747.
- <sup>12</sup> *ibid.*, tome 1, p.23.
- <sup>13</sup> *ibid.*, tome 2, p.550.
- <sup>14</sup> *ibid.*, tome 3, p.331.
- <sup>15</sup> *Chronique japonaise* est traduit en japonais par Kei Takahashi, "*Nihon no genzo wo motomete*", Soshisha, 1994.
- <sup>16</sup> *JTB Report 2003*, Japan Travel Bureau Fondation, p.66.
- <sup>17</sup> Andy Hug est un champion de karaté pieds-poings zurichois mort à l'âge de 36 ans d'une leucémie en 2000 à Tokyo. Ses funérailles ont eu lieu au temple bouddhiste de Tokyo.
- <sup>18</sup> Blaise Cendrars: *Œuvres complètes*, C.F.L. 1976.  
Blaise Cendrars: *Inédits secrets*, ( présenté par Miriam Cendrars) C.F.L. 1969.  
Joëlle Richard : *La fabuleuse histoire de La Légende de Novgorode ou l'allégorie du mythe cendrarsien*, in *Réinventer Cendrars* ( éd. Irène Weber Henking & Christine Le Quellec Cottier), CEBC. 2000.  
Miriam Cendrars: *Blaise Cendrars*, Balland, 1984.  
Claude Leroy : *La main de Cendrars*, Presses Universitaires du Septentrion, Paris, 1996.
- <sup>19</sup> Hughes Richard : *Sausser avant Cendrars*, Revue neuchâteloise, hiver 1979-1980.
- <sup>20</sup> Traductions japonaises :  
*Ogon (L'Or)*, tr. par Kosaku Ikuta, Hakusuisha, 1986.  
*Sekai no hate made turetette (Emmène-moi au bout du monde)* , tr, par Ikuta Kosaku, Fukutakeshoten, 1988.  
*Sekai no hate made turetette (Emmène-moi au bout du monde)* , tr, par Ikuta Kosaku, Hakusuisha, 1989.  
*Luxembourg koen no senso (La guerre au Luxembourg)* , édition à tirage limité de lux, tr. par Ikuta Kosaku, Shahatokan, Kobe, 1985.  
*Bulezu Sandorarusu sho (Anthologie de Blaise Cendrars)* , tr, par Tadashi Iijima, Koseikakushobo, 1929.  
*Moravagine no boken (Moravagine)* , tr, par Morio Ito, Kawadeshoboshinsha, 1974.

*Shinbun (Journal)*, tr. par Hirokuni Kabuto, in *Suisu shishu*, Wasedaigaku shuppanbu, 1980.

<sup>21</sup> Il s'agit de *Peterburgskaya Gazeta*.

<sup>22</sup> *Tarif postal de poche pour la Suisse et l'Étranger*. Direction générale des Postes suisses, Berne, du 15 février 1906, qui était valable jusqu' au 1<sup>er</sup> octobre 1907. D'après cette brochure, le tarif d'une lettre pour la Russie coûte 25 cts. par 15 g. Donc cela correspond assez bien au prix des timbres qu'il a achetés et enregistrés dans son cahier, mais cela ne signifie pas qu'il ait envoyé des lettres à Hélène.

<sup>23</sup> Cf; Hirokuni Kabuto : "*Suisu-romandobungaku to iu seido*" (La littérature romande comme institution) in *Suisu no rekishi to bunka* (éd. par Yasukazu Morita) Tosuishobo, 1999.

<sup>24</sup> *Entretien avec Jean-Pierre Vidal, Gaignan, les 4 et 5 avril 1989* in *Philippe Jaccottet* (réunion des textes et présentation par Jean-Pierre Vidal), Payot, 1989. p.130.

<sup>25</sup> Il écrira sur les Haïku. *Haïku*, présentés et transcrits par Philippe Jaccottet; dessins d'Anne-Marie Jaccottet. Saint-Clément-la-Rivière: Fata Morgana, 1996.

<sup>26</sup> Malheureusement peu de poèmes sont traduits en japonais. 4 poèmes de "*Fin d'hiver*" et 3 de "*Monde*" sont traduits et publiés par Yukio Iwamura et Hirokuni Kabuto, in *Suisu shishu* (Anthologie suisse), Wasedaigaku-Shuppanbu, 1980.

<sup>27</sup> Philippe Jaccottet : *Poésie 1946-1967*, Gallimard, 1971.

<sup>28</sup> *Suisu minwa shusei*, présentation de légendes suisses par Iwamura Yukio et autres (part alémanique), Hirokuni Kabuto (part romande), Yoko Shirasaki (part italienne), Nobuo Tomimori (part romanche). Wasedaigaku Shuppanbu, 1990.

<sup>29</sup> David Bevan : *Ecrivains d'aujourd'hui*, Ed. 24 heures, Lausanne, 1984. p.125.

<sup>30</sup> Une traduction japonaise existe. *Bannen no Rilke* (Les dernières années de Rainer Maria Rilke), tr. par Yukio Ito et Akio Ogata, Geiritsushuppan, 1977.

<sup>31</sup> Marie-Claire Dewarrat : *Natsu no omoide (L'été sauvage)* tr. par Hirokuni Kabuto, in *Romandie* No. 11, 1988.

<sup>32</sup> "*Rondo*" (*Rondeau*), tr. par Hirokuni Kabuto, in *Suisu shishu*, Wasedaigaku shuppanbu, 1980.

<sup>33</sup> Lettre du 6 mars 1909 citée dans Jeanne Fell-Doriot : *Cet étonnant Virgile Rossel*, Editions Imprimerie jurassienne, Delémont, pp.100-101.

<sup>34</sup> G. Lanson et P. Tuffrau: *Manuel illustré de la littérature française*, 1953, p.846. Ce qui



est intéressant dans ce manuel est que Ramuz n'est traité qu'avec une note au bas de la page parce que c'est un "auteur étranger" tandis que par exemple, pour Rousseau ou Madame de Staël ou B. Constant, on consacre des pages.

<sup>35</sup> *Gengogaku genron (Cours linguistique générale* par Ch. Bally et Alb. Sechehaye) tr. par Hideo Kobayashi, Oka shoin, 1928. C'est la première traduction du monde (la deuxième étant en allemand en 1931, la 3<sup>e</sup> en russe en 1933, la 4<sup>e</sup> en espagnol en 1945 et enfin en anglais en 1959). Aujourd'hui, on a aussi une autre traduction de l'édition de Tullio Mauro : *Ippan Gengogaku kogi*, tr. par Mikio Yamaguchi, Jiritsushuppan, 1972.

<sup>36</sup> *J.J. Ruso, tomei to shogai (La transparence et l'obstacle)*, tr. par Tsutomu Matsumoto, Shisakusha, 1973.

*J.J. Ruso, tomei to shogai (La transparence et l'obstacle)*, tr. par Akira Yamaji, Misuzushobo, 1973.

*Kaiga wo miru Didoro (Diderot dans l'espace des peintres)*, tr. para Yoshiyuki Konishi, Hoseidaigaku shuppanyoku, 1995.

*Doke no youna geijyutsuka no shozo (Portrait de l'artiste en saltimbanque)*, tr. par Makoto Ooka, Shinchosha, 1975.

*Furansu kakumei to geijyutsu (1789, les emblèmes de la raison)* tr. par Akihiro Inoue, Hoseidaigaku shuppanyoku, 1989.

*Montenyu wa ugoku (Montaigne en mouvement)*, tr. par Yotaro Hayamizu, Misuzushobo, 1993.

*Montesukyu (Montesquieu)*, tr. par Eizaburo Koga et Makoto Takahashi, Hoseidaigaku shuppanyoku, 1993.

*Yamai no uchinaru chiryouyaku (La remède dans le mal)*, tr. par Takeo Koike et Yasuaki Kawanabe, Hoseidaigaku shuppanyoku, 1993.

*Jiyu no soshutsu (L'invention de la liberté)*, tr. par Yoshiaki Konishi, Hakusuisha, 1982.

*Ikita me 1, 2 (L'oeil vivant, 1,2)*, tr. par Akira Ohama et Kachio Shirabe, Risosha, 1971 et 1973.

*Soshuru no anagramme note (Les mots sous les mots)*, tr. Yoko Kudo, in *Gendaishiso*, vol. 8-12, Seidosha, 1980.

<sup>37</sup> *Alupusu tohoryoko (Voyage autour du Mont-Blanc)*, tr. par Hirokuni Kabuto, Toshoshuppansha, 1993. Cette traduction est enregistrée dans un CD-Rom (12cm) et est publiée par Nihon shogaisha rihabiliteishon kyokai, 1999.

## La littérature romande par ordre alphabétique

- <sup>38</sup> *Voyage autour du Mont-Blanc*, éd. du Livre du Mois, p. 234.
- <sup>39</sup> Alexandre Voisard : *Zetsubo wo nozomanu kuni ni yoseru Odo* (Ode qui ne veut pas mourir) tr. Tadashi Inagawa, in *Suisu shishu*, Wasedadaigaku shuppanbu, 1980.
- <sup>40</sup> Alexandre Voisard : *Liberté à l'aube*, Ed. Bertil Galland, 1980, pp.41-45
- <sup>41</sup> *Valais-chiho fudoshō*, tr. par Hirokuni Kabuto, Hosei-Tama-Ronshu (No.23) , 2007
- <sup>42</sup> *Ecrivains suisses d'aujourd'hui*, Franche Verlag, Bern, 1962.
- <sup>43</sup> Midori Yajima : *La Japonaise (la vie de Kikou Yamata)* , Ushioshuppan, 1983, et Chikumashobo 1990. p.306.
- <sup>44</sup> cf. Monique Penissard : *La Japolyonnaise*, Lausanne, Favre, 1988.
- <sup>45</sup> La même expression se trouve sur la plaque commémorative au 5, Avenue Maréchal Foch (ancienne Avenue de Noailles) , Lyon.
- <sup>46</sup> Midori Yajima op. cit., p.322.
- <sup>47</sup> *Ichigensan*, Shueisha, 1997 et en format de poche en 1999.